

Une fable à l'ère du néolibéralisme

Carnets jaunes de Valérien Francoeur qui a crevé quelques enflés de A.C. Drainville. L'Effet pourpre, 2002, 217 p.

Mathieu Arsenault

Number 228, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1960ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arsenault, M. (2009). Une fable à l'ère du néolibéralisme / *Carnets jaunes de Valérien Francoeur qui a crevé quelques enflés* de A.C. Drainville. L'Effet pourpre, 2002, 217 p. *Spirale*, (228), 103–104.

Une fable à l'ère du néolibéralisme

CARNETS JAUNES DE VALÉRIEN FRANCOEUR QUI A CREVÉ QUELQUES ENFLÉS de A.C. Drainville

L'Effet pourpre, 2002, 217 p.

par MATHIEU ARSENAULT

Valérien Francoeur, un professeur de sciences politiques, à bout de constater jour après jour la petitesse, le cynisme et la mesquinerie des professeurs de son département, décide un jour d'en abattre le plus possible. Il a laissé des carnets vitrioliques qu'un de ses collègues tente de remettre en contexte. Le récit se déroule à l'Université Mazarin de Québec, le narrateur, A.C. Drainville, y est enseignant. On se souvient malheureusement des *Carnets jaunes de Valérien Francoeur qui a crevé quelques enflés* (L'Effet pourpre, 2002) non pour sa puissance indéniable, mais principalement pour le trouble que la parution du récit a causé au sein de l'Université Laval, car André C. Drainville, l'auteur, y est professeur au département de sciences politiques, et son livre a provoqué la panique chez certains collègues qui ont craint d'y lire la préface à une tuerie qu'aurait pu préparer l'auteur; d'autres ont perçu une calomnie sans nom derrière les personnages caricaturaux du récit, et il s'en est fallu de peu, de vraiment peu, qu'André C. Drainville ne soit expulsé du département (il s'y trouve encore aujourd'hui) pour avoir écrit un texte de fiction. L'anecdote est fascinante, le livre l'est tout autant, et l'ensemble démontre toute la force d'évocation lucide dont est encore capable la littérature.

La pensée bradée

Il est cependant dommage que l'« affaire des Carnets » ait complètement éclipsé le sujet principal du livre, l'intégrité à l'époque du néolibéralisme. Lorsque le commerce devient l'unique mesure de la valeur des choses et des gens, comment peut-on seulement continuer à vivre

et à penser, deux activités dépourvues de sens pour l'économie de marché? Ce thème, loin d'être traité d'une manière platement symbolique, est plutôt abordé dans le récit à partir de la subtile réalité des jeux de pouvoir qui s'exercent dans le quotidien de l'institution universitaire qui voit chaque semestre fondre son soutien financier public et s'accroître démesurément l'influence et le prestige usurpé des partisans de la privatisation du savoir, de sa marchandisation et de sa rentabilité. Au milieu de cette hécatombe du théorique, seul le narrateur semble percevoir le choquant transfert d'autorité des professeurs intellectuels et lettrés aux technocrates bêtes mais rentables. En tant que lecteurs, nous assistons impuissants avec le narrateur à ce spectacle du krach symbolique de la pensée, où les termes sont peu à peu vidés de leur contenu et ne sont jetés dans la discussion que pour donner un semblant de continuité à ce qui apparaît comme un coup d'État contre la transmission du savoir. Ainsi, dans une des scènes les plus absurdes du récit, les professeurs en assemblée départementale mettent sur pied une entreprise de privatisation des concepts de sciences politiques, discutant des moyens d'exercer le contrôle sur leur utilisation et de la valeur marchande des mots : « *Le professeur Réac, se basant sur le tarif de la traduction, suggéra que les mots valaient 3 cents l'utilisation. D'autres proposaient une échelle mobile : les termes étrangers, rares ou plus savants valaient plus que les mots régionaux et courants.* » Loin de s'offusquer de cette mesure, les représentants de l'association étudiante présents à cette assemblée sont séduits par l'idée de payer un droit de plagiat et militent pour que

soit instauré un système de pourboire à la remise des travaux scolaires, question de valoriser « *la liberté du client* ».

Dans ce monde intraitable où seule l'idée commercialisable possède une valeur, la pensée est prise de court et tourne à vide. Aussi dans ce département universitaire, les dernières paroles qui circulent sont les notes de services provenant de la direction et les révérences et les salutations obséquieuses que Drainville décrit avec une minutie loufoque.

La syntaxe néolibérale

Pour exposer ce drame de la pensée, A.C. Drainville invente deux dispositifs langagiers d'une efficacité incroyable. Le premier consiste en une réduction à l'absurde des discussions vides qui ont cours lors des réunions départementales. L'essentiel de chaque chapitre est en effet construit comme le commentaire d'une telle réunion où les débats et le consensus qui en résulte ne servent qu'à masquer la parole autoritaire et univoque de la direction qui relaie ses directives par l'entremise du directeur du département, interchangeable dans sa fonction, mais perfectible dans son asservissement aux instances supérieures. Pour illustrer cette mascarade de démocratie, Drainville construit une phrase déstructurée dont il ne reste que les éléments marquants mais complètement insignifiants, ensemble de « mots clés » sans impact et sans signification : « *... dette... déficit... revenus à la baisse... diminution des subventions... concurrence mondiale... culture télévisée... inefficacité structurelle... infrastructure vieillissante...* » Ce dis-

positif révèle mieux que tout exposé la profonde insignifiance de toute discussion devant la domination économique. Et la syntaxe neutralisée, évacuée, et remplacée par des points de suspension, illustre parfaitement la profonde pauvreté intellectuelle, dialectique et relationnelle de ce discours autoritaire et fausement consensuel. À travers ce langage en miettes transparaît aussi l'exercice humiliant de soumission auquel acceptent de se plier les professeurs du département, terrifiés de perdre le peu de financement et d'autorité que la direction leur accorde encore.

Le deuxième dispositif que Drainville met en place est tout aussi déstructuré syntaxiquement, mais situé à l'autre bout du spectre du pouvoir, du côté des exclus du système dans la figure de Valérien Francoeur qui assassina ses collègues à la toute fin. La « transcription » de ses carnets par le narrateur révèle elle aussi l'évident d'intériorité que subissent les sujets écrasés par la marchandisation totale. La phrase est ici violente, d'une fureur lyrique où se déploie un art de l'insulte et du mépris toujours à la limite du supportable, contrôlant à peine jusqu'à la structure de la phrase : « *Le professeur Merlot a ce qu'il mérite dans un grand bang. Plusieurs bangs. Bangbang-bangbang et le professeur meurt dans une mare rougeâtre. Bangbangbang encore, car on n'est jamais trop certain des affaires délicates. Naturellement, sa vie se dégonfle par bouffées. [...] Un gémissement et une respiration sifflante, puis une autre, et le professeur est crevé. L'air est sorti du ballon. Frappe le ballon.* »

Le roman est devenu impossible

Si la partie retranscrite des carnets est d'une violence terrifiante, ce qui frappe pourtant dès les premières pages du récit, c'est d'abord le ton léger et la distance amusée de la narration qui les met en contexte. Ce récit qui, dans le récit, tente de donner un sens aux notes délirantes et hargneuses de Valérien Francoeur, construit une image caricaturale et bouffonne de la vie universitaire et départementale, soulignant à gros trait les travers complaisants des professeurs et l'absurdité de leurs prétentions. Lorsque des fusillades en public nous sont présentées dans les médias, le ton tragique prédomine depuis une perspective qui est inévitablement celle des victimes innocentes. Mais ici, tout pathos tragique est évacué, laissant la place à la mécanique d'un ballet comique dans laquelle chaque personnage n'est visible qu'à travers ses travers et ses défauts.

Cette perspective est cependant loin d'être gratuite, car dans cet espace public fait de corridors, de salles de cours et de réunions départementales, le pouvoir économique abolit

toute humanité; les contacts interpersonnels sont réduits à des jeux stratégiques de partenariats et de prises de contrôle de territoires, et les sentiments, la compassion et la vulnérabilité apparaissent comme des manifestations indécentes et déplacées de la faiblesse et de l'effondrement psychologique.

Dans ce monde intraitable où le pouvoir traverse, déstructure et nivelle toute psychologie et toute intériorité, le roman est peut-être devenu impossible et c'est peut-être parce qu'il prend acte de cette impossibilité que *Les carnets jaunes de Valérien Francoeur qui a crevé quelques enfles*, un livre dont peu de gens connaissent l'existence, mérite à mon sens de paraître dans ce dossier prospectif de *Spirale*. Depuis quelques années, le roman perd du terrain, non seulement au profit du divertissement, mais également à celui de l'information. Si le type d'interactions sociales et l'ancrage du récit dans l'intériorité et la psychologie des personnages semblent de moins en moins trouver d'écho chez les lecteurs, c'est peut-être parce que ce lectorat a cédé plus que nous le pensons aux pressions du néolibéralisme, et ce, mal-

gré tous nos efforts. À cette époque de la marchandisation totale, nous perdons peu à peu l'intérêt pour l'intériorité des autres.

Que reste-t-il alors à raconter? Le récit pourtant n'a pas disparu, ni non plus le désir de communiquer des expériences, de sentir que, malgré tout, nous continuons tout de même à vivre et à désirer en marge du pouvoir économique. Le livre d'A.C. Drainville peut nous permettre de comprendre ce vers quoi se dirige la littérature de récit. On ne penserait pas spontanément à la fable comme type de récit approprié pour décrire cette horreur traumatisante du meurtre de masse, mais il s'agit bien ici d'une fable mettant en scène des hommes que le pouvoir a retournés à l'animalité sauvage où on ne sait plus que protéger son territoire et se soumettre aux plus forts. Cette fable, aussi cruelle et expéditive que celles de La Fontaine, c'est la nôtre, miroir d'un monde lui aussi cruel et expéditif de la technocratie mesquine, et des abus d'autorité que nous devons nous cacher à nous-mêmes pour pouvoir seulement continuer à survivre.

Derrière la mécanique apparemment froide de la fable, l'effet tra-

gique est loin d'être annulé, il se trouve plutôt amplifié par la distorsion entre le portrait de société comique et la finale dramatique, annoncée dès le départ. Face à ce portrait et malgré la bouffonnerie des personnages, nous demeurons pourtant sensibles au tragique de la situation. Devant leur soumission et contre le geste meurtrier de Valérien Francoeur, nous sentons en nous monter un sentiment de responsabilité face à nous-mêmes et au monde. La fable pousse le lecteur à une sorte de catharsis de l'intime, et une éthique de la résistance redevient alors possible.

De l'avis même d'un psychologue consulté lors de l'« affaire des *Carnets* » à l'Université Laval, Drainville l'aurait justement écrit pour se sauver lui-même d'un délire meurtrier. Cette opinion de spécialiste vaut ce qu'elle vaut, mais elle pointe tout de même vers ce problème de la survie non seulement centrale à toute l'entreprise des *Carnets*, mais aussi à notre monde capitaliste où la pensée et l'action politique se sont petit à petit marginalisées depuis les trente dernières années. 🍷

Frédéric Lavoie, **Prendre la porte**, 2008

Projection vidéo, diffusion sonore et interventions architecturales *in situ*, 5 min (en boucle).
Collection de l'artiste.

